

MAGGIE ROUSSEL

LES OCCIDENTALES

poème

AVEC UNE POSTFACE
DE MATHIEU ARSENAULT



LE QUARTANIER

Le Quartanier remercie de leur soutien financier
le Conseil des Arts du Canada
et la Société de développement des entreprises
culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Le Quartanier reconnaît l'aide financière
du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada
pour ses activités d'édition.

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion en Europe : La librairie du Québec (DNM)

© Maggie Roussel et Le Quartanier, 2010
© Mathieu Arsenault et Le Quartanier, 2010
pour la postface

Dépôt légal, 2010
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN : 978-2-923400-74-7

Mathieu Arsenault

NOUS MANQUONS
DE DÉMOTIVATION

Postface

MÊME LORSQU'ON LA PREND AU SÉRIEUX, MÊME lorsqu'on ne la caricature pas, la pensée positive garde en elle un fond de violence, car elle est indissociable de l'idée du fonctionnement hypernormalisé de l'individu en société. Celui à qui on adresse des pensées positives devrait avoir une famille et garantir à ses enfants les meilleures chances de s'épanouir ; il devrait s'accomplir dans un emploi valorisant et s'assurer que son milieu de travail permette l'accomplissement de tous ses collègues dans le climat le plus propice à la productivité ; il devrait s'impliquer dans

sa communauté afin de faire de celle-ci un milieu de vie sain ; il devrait enfin contribuer au bonheur de son prochain. C'est du moins ce qu'on peut lire sur le site du Positive Psychology Center, une chaire de recherche consacrée à la pensée positive affiliée à l'Université de Pennsylvanie. On peut bien croire qu'à force de travailler collectivement à l'épanouissement de soi et des autres, on arriverait un jour à constituer de tels espaces de bonheur partagé, mais, même avec les meilleures intentions, la pensée positive suppose que la vie est d'abord un combat pour le bien-être où la tristesse, la dépression et le sentiment d'inadéquation à soi-même sont les symptômes d'une maladie de l'esprit à combattre.

Ces impératifs moraux sont peut-être nobles, et on peut à la rigueur comprendre la fascination qu'ils exercent. Cependant, dans ce monde réel où personne n'est ni parfaitement normal ni absolument adapté aux exigences et aux convenances de l'ordre social, la pensée positive est en réalité l'instrument de la secrète fureur passive-agressive des adeptes du bonheur à tout prix, qui devant le spectacle de la détresse psychologique feignent leur propre complétude pour faire avaler aux autres un optimisme mal dégrossi. On finit toujours par trouver sur notre chemin une secrétaire à la joie

de vivre vulgaire, un technicien informatique comblé par la vie ou un oncle au sourire béat, des individus à la sympathie fourbe qui refusent d'emblée d'admettre la singularité de toute détresse individuelle et nous assaillent de phrases banales destinées à nous remettre sur le droit chemin de la bonne humeur. Ils mettent ce faisant une ardeur agressive à nous rappeler qu'il est normal que personne ne nous aime si on ne s'aime pas, ou qu'il faut se respecter si on veut que les autres nous respecte.

Hors de la vie intime et du cercle le plus restreint des amis, la tristesse des autres, leur détresse ou leur déprime demeurent choquantes, car se dévoilent pendant un court instant cette illusion sur laquelle se fondent nos relations : nous n'avons ni le temps ni les moyens d'accorder à tout le monde le droit à la complexité et aux infinies variations du caractère. Le mépris de soi, la dépression et la colère sont en cela comme les enfants des autres, qu'on aime pour le principe mais qu'on ne peut trop longtemps supporter d'entendre crier, courir et pleurer dans les lieux publics.

Cet état de fait, on peut bien le dénoncer, mais les gens sont souvent trop fermés pour accepter cette critique. C'est peut-être la raison pour laquelle Maggie

Roussel a choisi de mettre en échec la pensée positive par l'écriture, par une série d'énoncés qu'on pourrait qualifier de « pensées négatives » (c'était d'ailleurs le titre original du livre), plutôt que d'en attaquer l'idéologie, en prenant comme matériau ces énoncés désespérés qui attirent à eux les messages de consolation comme un tas de merde les mouches. Provoquer malignement la pensée positive, l'appâter pour l'attirer à soi et, au dernier moment, la décevoir, l'entraîner sur le territoire de l'autodépréciation et en finir avec « l'enthousiasme comme abrutissement, simple instinct de survie ».

Qu'on ne se méprenne pas, cependant : le projet de Maggie Roussel n'est pas de l'ordre de l'écriture subjective ou autobiographique. Il ne s'agit en aucune façon pour l'auteure de mettre en scène sa dépression ou sa propre plainte, de nous faire une scène, de se donner en spectacle. Elle travaille plutôt cette plainte comme un matériau littéraire, elle s'est donné la tâche dangereuse pour l'équilibre mental d'investir le langage de l'automutilation, les énoncés du mépris de soi et de produire une accumulation parfois choquante, mais aussi quelquefois loufoque, d'un humour noir que seuls possèdent les artistes de l'autodénigrement du genre de Woody Allen ou de Larry David. Elle pousse

encore plus loin sa démarche : ne céder à aucune représentation de soi, attaquer non seulement sa propre subjectivité mais toute espèce de confort, toute tentation de faire retomber les pensées négatives dans une posture où on pourrait les localiser dans un individu ou un personnage, dans un espace qui nous permettrait de les isoler et d'en faire le symptôme d'une détresse dont nous pourrions nous déresponsabiliser en disant « Dieu merci, je ne suis pas si malheureux » et ainsi remettre en route l'appareil de la pensée positive. « Ces lignes, écrit-elle, ne sont pas faites de tranquillité d'esprit, ni de fête, ni de beauté éloquente. » Elles neutralisent par ailleurs la notion de genre littéraire ; elles ne seront ni le caractère d'un personnage de roman, ni la matière d'un monologue de théâtre, ni la source de rythmes, d'impressions et d'harmonies lyriques. *Les occidentales* travaillent sans relâche à tout liquider pour voir ce qui demeurera à la fin, pour voir à quoi ressemble la puissance inerte de cet effondrement de soi qui entraîne tout avec lui. Et c'est à partir de ce moment que son projet trouve paradoxalement sa consistance littéraire, lorsqu'il découvre ce substrat langagier du mépris de soi qu'aucune psychologie n'arrive à saisir, et qu'aucun mot d'encouragement n'arrivera à faire taire. Il existe une plainte fondamentale

qui n'appartient pas au dépressif chronique, un territoire de la lamentation qui préexiste à l'individu et que seule une expérience d'écriture comme celle-ci peut explorer. C'est sur ce territoire qu'apparaissent les animaux qui peuplent *Les occidentales*, dindons, rainettes, serpents, zèbres, poissons, lapins, lapereaux, bêtes étranges qui font barrage à toute reprise de contrôle moral des pensées positives. Il est toujours possible de faire taire sa détresse, mais rien ne nous consolera des animaux qui l'habitent.

Trollage mental

C'est bien un territoire que cherche à rejoindre la « machine à énoncés » de Maggie Roussel, un territoire qu'on découvre lorsqu'on a fui assez longtemps le réconfort vide et qu'on a poussé la plainte jusqu'au délire, d'où émergent des images dont le sens échappe à la communication. Car la seule manière d'en finir avec le moralisme secrètement cruel de la pensée positive est de trouver au final un espace où la communication – la conversation banale, le *small talk*, le papotage, les menus propos – soit définitivement parasitée. Fermer la porte à la possibilité que le bonheur

bête et rayonnant des autres écrase une seule fois de plus notre malheur intime, personnel, riche dans sa complexité. Pour cette raison, l'entreprise des *Occidentales* ne relève pas de la dépréciation de soi, mais plutôt de la dépréciation de la communication ; elle ne relève pas non plus de la dépression intime, mais plutôt de la démoralisation du monde. Enlever au monde son assise morale pour dénoncer la consolation facile, le déni de dialogue. Le projet de Maggie Roussel est en cela proche du travail de la Conspiration dépressionniste, ce collectif politique contre-culturel québécois qui dénonce de la manière la plus déprimante possible la misère intellectuelle, politique et citoyenne du Québec pour que nous nous libérions collectivement de ce triste instinct d'autoconservation qui nous empêche de nous soulever.

Cependant, le territoire des *Occidentales* n'est pas politique mais littéraire. À une autre époque, à l'ère du soupçon, au temps de Beckett, on aurait dit : tiens, ce livre cherche à « atteindre l'informe » pour accéder à la pure beauté du chaos. Mais il ne saurait plus en être ainsi aujourd'hui. Dans *Les occidentales*, on ne plonge pas dans l'informe mais dans la maligne tricherie, dans ce qu'on appelle en ligne le « trollage », cette activité de sabotage où des individus anonymes

investissent les forums de discussion dans le seul but de tourner en ridicule pas tant les participants que la discussion elle-même.

J'aimerais être un lutin qui épie les gens et détraque
les horloges.

Entendu parler de *Walden ou la vie dans les bois...*
qu'est-ce qu'une vie sauvage ?

Aussi la figure des *Occidentales* s'éloigne-t-elle de celle des narrateurs beckettien, encore trop littéraires dans leur retraite transparente, pour rejoindre celle d'Anonymous, le collectif des /b/âtards du forum d'images 4chan.org, un site qui ne connaît franchement aucun tabou et sur lequel s'est développé l'humour noir le plus cinglant de notre époque. Au contraire de Beckett, cette communauté de trolls ne cherche pas à dire le vide, elle rompt plutôt la communication, en parasite toutes les formes possibles en s'attaquant d'abord aux universaux moraux de la bonne interaction sociale. Le voyeur familial avec la culture perverse du trolling aura immédiatement remarqué le parallèle entre l'idée de pensées négatives s'attaquant au moralisme de la pensée positive et le même des *demotivational posters*, ces parodies d'affiches bien-pensantes qu'on

retrouve dans les bureaux d'entreprise et qui sont censées remotiver les employés par de petites formules inspirantes et discrètement moralisatrices lorsque le poids de la production devient insupportable*. Les *demotivational posters*, chefs-d'œuvre du trollage, représentent le dernier degré de l'humour noir, faisant de l'esprit avec les pires horreurs, nous incitant à laisser de côté toute bonne pensée pour regarder le réel en face. Ce genre d'ironie ne s'adresse littéralement à personne, sinon à ces regards désincarnés, désubjectivés qui épient silencieusement le net. Ces moins qu'humains sont pourtant aujourd'hui notre unique horizon, notre dernier espoir une fois admis après Heidegger, après Debord et après Deleuze que la réalité a été engloutie dans l'ar-raisonnement du monde et de l'humain par la technique, dans le spectacle qui masque les rapports de domination et dans cet enfer des sociétés de contrôle normatif dans lequel s'est abîmée la communication hypermédiatique. Chaque comportement anormal, chaque déclaration vaguement pathologique et parasitaire met en mouvement

* Le texte d'un poster démotivant classique déclarera ainsi : « L'AMITIÉ. Si elle ne te tient pas les cheveux pendant que tu vomis, elle est probablement en train de se pogner ton chum », sous l'image d'une fille en train de retenir les cheveux d'une autre penchée sur une poubelle.

un processus de censure et d'exclusion réprobateur et sans appel. L'indifférenciation de l'espace public et de l'espace privé nous force malgré nous à un polissage intérieur de nos plus intimes pensées, car le moindre écart de comportement, la moindre saute d'humeur peut se retrouver en ligne et briser notre existence.

Même s'il diffère par son ton moins cinglant et brutal, le territoire des *Occidentales* provient bien de cette époque de surcommunication qui a produit la contre-culture du trollage propre à l'Occident. Il représente lui aussi un espace de résistance à la morale, moins spectaculaire mais peut-être plus grave dans sa manière de diagnostiquer le problème sur lequel repose l'appareil d'oppression des comportements normés duquel nous sommes prisonniers : le rapport de soi à soi. En retirant les assises de son identité, en présentant au grand jour ses propres pensées démotivantes et en dépréciant systématiquement toute forme de communication, y compris à soi-même, la voix des *Occidentales*, sorte de version communicationnelle du malin génie de Descartes qui se trollerait lui-même, petite voix intérieure qui se parasite elle-même, mine inlassablement ce projet louable mais détestable de recherche du bonheur, qui demeure l'atome irréductible de l'oppression exercée par la pensée positive. Se

détruire la santé ne suffit plus, il faut détruire jusqu'à son identité, se démoraliser une bonne fois pour toutes parce qu'« une certaine morale a le négatif en horreur, comme s'il s'agissait d'une lèpre. » Il faut déprécier nos opinions pour voir s'il reste quelque chose à la fin. Ce reste, les pensées négatives le débusquent pourtant : la dernière énergie déprise de toute subjectivité est une pensée pure, une pensée sans idée, violente certes, mais vivante, vivifiante dans l'espace ironique qu'elle aménage, un espace d'intimité pour personne, entre soi et soi, où le rire est le dernier lieu qui permet encore de parler. On y parle le plus librement du monde, sans morale, sans humanité, sans désir de préserver quoi que ce soit de subjectif, d'identitaire, de rien. Ne pas parler pour ne rien dire, mais parler parce qu'il n'y a rien d'autre à faire et parce que la parole libre est encore le meilleur moyen de combattre le moralisme et la répression. Il n'y a rien d'autre à faire que de continuer à parler jusqu'à ce que les animaux et les images incongrues parasitent la raison et qu'il ne reste plus que cette succession d'énoncés qui à la fin n'est ni triste, ni pathétique, ni symptomatique.

Achévé d'imprimer au Québec
en octobre 2010 sur papier Enviro Édition
par l'Imprimerie Gauvin.